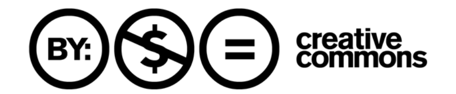


Annales. Économies, Sociétés, Civilisations

Une exploration de la sainteté au Maghreb [A propos d'un livre récent]

A propos d'un livre récent

Jacques Berque



*A propos d'un livre récent**

UNE EXPLORATION DE LA SAINTETÉ AU MAGHREB

Rien de plus commun, en Afrique du Nord, que ces coupoles blanches que la croyance populaire multiplie au bord des rivières, au sommet des collines, au milieu des plaines, bref partout où le concours du paysage et de l'histoire favorise une signalisation du sacré. Le voyageur pressé, des vitres de son wagon, ne peut rester insensible aux valeurs affectives et pittoresques non plus qu'au message archéologique de ces lieux. Lieux de rite, lieux d'élan si l'on peut dire, auxquels il en faut ajouter d'autres, plus humbles, moins panoramiques, mais infiniment plus nombreux : grottes à légende, arbres à nouets, simples enceintes de pierres. Milliers de points, en somme, où le sacré sous toutes ses formes, des plus brutes aux plus élaborées, perce la vieille terre du Maghreb.

L'idée s'impose aussitôt que « magie et religion » ont ici la part essentielle, imprègnent toutes les catégories de la vie sociale : l'économie, inséparable de ses rites naturistes ; le droit, infiniment plus proche d'un tel contexte que de ses prototypes savants ; la politique, toute pleine de prestiges irrationnels ; enfin le comportement de tous les jours, encore dominé par présages et prohibitions. Rien d'étonnant à ce que, dans la science comme dans la pratique, on ait usé et abusé de ce thème. Il était fort juste en effet. Mais il risquait, en s'outrant, de devenir ce parti pris d'exotisme ou d'archaïsme dont les effets, aussi déformants dans la connaissance que suspects dans l'action, ont fini par inspirer à toute une catégorie d'intellectuels nord-africains une légitime aigreur.

M. É. Dermenghem ne sous-estime certainement pas ce que ces réactions peuvent avoir de fondé. Il consacre pourtant un beau livre aux saints du Maghreb. Mais il tente, dans une courte préface, de lier cette étude à celle du concret le plus actuel, telle qu'elle s'impose au patriote exact comme au réformateur sincère. Entendons par là, un peu paradoxalement, que l'analyse approfondie et participante de ces fois populaires, outre son grand mérite d'amitié, offre l'avantage de s'écarter des schématismes et de restituer, à l'état naissant, une forme très authentique de la vie maghrébine.

* E. Dermenghem, *Le Culte des saints dans l'Islam maghrébin*, 2e édit., 1954, 351 pages, 16 planches hors texte.

***

Il y a diverses façons d'aborder l'étude de l'hagiologie nord-africaine. La première, que j'appellerai chronologique, s'attache à retracer les vicissitudes de l'Islam, ou, si l'on veut, d'un monothéisme universaliste dans un pays aux formidables vitalités locales, et qui tire de ses cloisonnements une part de sa personnalité. On s'avise de la sorte que, sous beaucoup de légendes de saints, au Maghreb comme ailleurs, se dissimulent des fois anciennes, et que le vieux paganisme y survit en folklore et en légende dorée. Un second grand motif est celui des XV[e] et XVI[e] siècles que marque, avec l'installation du pouvoir turc et la désagrégation des autorités locales, une considérable poussée de la sainteté. Une grande part des hommes de Dieu, dont la sépulture est disséminée sur ces vastes terres, du Maghreb jusqu'au Delta égyptien, remonte à un mouvement né des confins chleuhs ou mauritaniens de l'Afrique du Nord et qui s'étendit, de proche en proche, vers l'Est. Un troisième fait est celui du développement des « confréries religieuses » issues à la fois d'un mysticisme savant et de rites populaires fort anciens, mais qui prirent, dans la décadence politique, une importance croissante, jusqu'au moment où la France les trouve à l'œuvre et les combat avant de s'en faire des alliées.

Cette méthode chronologique est celle qu'employa le regretté Alfred Bel, dans une œuvre malheureusement inachevée. Bien que tablant sur une histoire trop peu connue, et trop dépourvue d'archives, elle a le mérite — et l'audace, dirait-on — d'envisager le phénomène sous l'angle de la durée. Elle tend à montrer, sous le cheminement des thèmes et la succession des formes, les constantes et les variables d'une évolution millénaire. Sa noblesse, mais aussi sa faiblesse, est d'achopper immédiatement à un débat d'origines : fond local ou apport oriental, survivances anciennes, ou idées proprement islamiques — pour la solution duquel nous sommes encore désarmés.

Telle n'est pas l'ambition de l'ethnologie. Peu soucieuse de recommencer, avec presque tous nos érudits, la chevauchée de 'Oqba, elle veut appréhender les faits tels qu'ils sont, et, si j'ose dire, dans toute leur verdeur existentielle. Par là même, elle s'intéresse aux manifestations populaires plutôt qu'aux élaborations réfléchies. Une option de primitivisme aidant, elle consacre le meilleur de son attention à des rites et somme toute à des formes mineures du phénomène religieux. Ce fut le cas de Doutté entre autres. A lire *Magie et religion*, à lire Westermarck, le lecteur non prévenu ne se douterait pas que ce paysan aux pratiques barbares se veut musulman, et se rattache, par ses « marabouts » même, pour illettrés qu'ils soient, à un mysticisme andalou et oriental.

Or, en matière de religion, comme en toute autre, la tâche de la sociologie maghrébine consiste en de préalables et difficiles études de répartition et de configuration. Quel est le plan du sacré dans cette société et comment s'organise-t-il avec le laïc et le profane ? Dans la phase religieuse elle-même, comment s'équilibrent selon les zones géographiques ou l'institution, selon

les milieux sociaux et dans les psychologies individuelles, les attitudes à l'égard du divin : religion officielle à tendance didactique et épurée, réactions modernistes, tradition ésotérique s'incarnant en une hiérarchie sociale, rites naturistes inhérents à une civilisation agraire ? Les contrôles les plus minutieux s'avèrent là-dessus indispensables. Il faut dépouiller les archives difficiles qui, abritées dans beaucoup de ces mausolées, relatent les légendes des saints, des généalogies, des jurisprudences, bref l'insertion de Dieu dans l'histoire. Dans certains cas privilégiés, là où le recoupement est possible on note parfois la coïncidence au moins partielle de la chronique et de la légende sur des laps de plusieurs siècles. C'est ce qu'il m'a été donné de noter dans le Haut-Atlas. Et là aussi l'enquête monographique permet de distinguer, à la racine même, l'interaction entre les magies agraires et l'équilibre politique, entre un sacré purement social et l'émotion religieuse, entre la vie rituelle du groupe et son histoire positive.

Mais quelle minutie d'observations microscopiques est nécessaire et peut-être aussi quel parti pris d'objectivité, on pourrait même dire d'extériorité au fait religieux !...

M. Émile Dermenghem se montre, au contraire, avide de sentir les choses de l'intérieur. Il n'a étudié les rites, les sanctuaires et même les personnages qu'en tant que signes. Cela est si vrai que la part des légendes reste, dans son livre, relativement courte. On eût pu imaginer un recueil de *Vies* de saints, un peu comme autrefois celui des Trumelet. L'auteur, au contraire, ne s'appesantit que rarement sur les vicissitudes individuelles, qui d'ailleurs se ressemblent toutes, de personnage à personnage, de pays à pays. Ce qui compte pour lui c'est l'effort de l'homme vers Dieu, et toutes les colorations qu'il imprime aux destinées individuelles, aux comportements sociaux, à l'aspect même des lieux où il se révèle. D'une telle méthode, la subjectivité est grande. Mais ne coïncide-t-elle pas, pour beaucoup, avec l'attitude de l'initié ? Cette élaboration à laquelle elle soumet les faits sociaux et le concret historique — à quoi s'attacherait de préférence un autre chercheur — c'est celle-là même que, de tout temps, dans certains cercles, et plus communément, à un certain stade d'évolution, la pensée maghrébine a imprimée à sa propre substance. A cet égard, et pour reprendre le titre d'un bien beau livre, aujourd'hui assez oublié, É. Dermenghem nous apporte ici les *Rêveries d'un maghrébin mystique.*

Mais d'un mystique qui n'ignorerait rien des recherches profanes, s'intéresserait aux archives, saurait voyager muni d'un appareil photographique, ne dédaignerait pas l'expérience parfois scabreuse des rites populaires, et somme toute négligerait la sociologie, mais sans la méconnaître.



Demandons donc à ce beau livre sur l'expérience maghrébine de la sainteté, ou, si l'on préfère, sur l'exercice spirituel au Maghreb, ce qu'il veut nous donner, et qu'il nous donne avec une puissance d'évocation et

une générosité humaine dont trop de livres sur l'Afrique du Nord sont dépourvus....

Bien que la composition du livre — l'auteur prend soin de nous en avertir — n'ait rien de strict, puisque partout le discours cherche à ressusciter une vérité d'atmosphère hostile aux dissociations, elle n'en obéit pas moins à un ordre. Cet ordre est l'inverse de celui de l'induction. Il commence par les « concepts », continue par « les personnages », par « les sanctuaires », les « fêtes et pèlerinages », enfin par un chapitre proprement ethnologique sur les « confréries et rites extatiques ». Partout l'observation de M. É. Dermenghem est directe. Mais l'on sent que les cérémonies peu connues des Gnawa, les sectes orgiastiques de Mlayna ont suscité en lui la verve du chercheur. La méthode qu'il pratique — curiosité, impressionnisme ému devant les paysages, les êtres et les gestes, référence au spirituel — correspond bien, je l'ai dit, au stade actuel du culte des saints en Afrique du Nord : l'évolution le contourne et l'entame, avant de le submerger, faisant ressortir en lui la part des réinterprétations. J'avoue aimer beaucoup moins une « explication » qui allègue côte à côte le *churinga* australien, cher à Durkheim, le symbolisme de Guénon et les métamorphoses de la *libido* (p. 35-37). Votre propos, cher Émile Dermenghem, n'est pas l'analyse du « sacré », mais sa manifestation au Maghreb.

Voici par exemple Abû Ya^cza (XIe siècle), saint du Moyen-Atlas, ignorant l'arabe, et auquel rendront hommage tant de docteurs au langage fleuri. Lui, mâche des bourgeons de laurier-rose : thème de liaison naturiste qui lui communique une force « capable de mettre en fuite le lion » (p. 65). Voici le « Pôle » Abû Madyân (XIIe siècle), Andalou fixé à Tlemcen, illustre autorité des ordres mystiques (p. 71 et suiv.). Et tant d'autres, grands et petits, à figure plus ou moins dessinée, et que le populaire honore de rites souvent archaïques : circumambulation, cri, jeux et chants de l'escarpolette, incubation, rixes, danses, chevauchées, etc... (p. 121 et suiv., 215 et suiv.). L'auteur a lu toute la littérature du sujet. Le chapitre sur Sidi Ah'med ben Youssef, de Miliana, atteint à une richesse monographique exhaustive dont la sensibilité vivifie l'information (p. 223 et suiv.). Çà et là, des données fort neuves : le « marabout maudit » du bas Chéliff, témoin de strates de la croyance et du rite qu'a recouvertes l'évolution ultérieure (p. 245). Dans toute cette matière, la succession des phases, la concurrence des personnages, des groupes, le débat permanent entre l'hérésie et l'orthodoxie, créent une tension aussi fertile en invectives qu'en éloges. L'ambivalence spécifique du « sacré » se complique de luttes entre conceptions à factions rivales. Signalons, parmi les meilleurs chapitres, celui sur les rites du mariage à Ouargla, étroitement liés à la morphologie urbaine et au culte des saints patronaux (p. 171-180) ; celui sur les confréries de Sidi-Blal (p. 255 et suiv.), d'origine soudanaise, et représentant le même genre de transplantations que, dans un tout autre domaine, tels rites de Noirs américains. L'auteur, assez significativement, expédie en deux pages ces « confréries religieuses », sujet en or pour la génération précédente de chercheurs, sujet aujourd'hui bien décrié. Il termine toutefois son étude sur les thèmes familiers du mysticisme des *t'urûq* : exal-

tation cathartique, « plénitude ». La transe sauvage des Aïssaouas nous est donnée elle-même « comme profondément sérieuse, comme participant à la fois de la liturgie, de l'art, de l'exercice spirituel »... (p. 302). Voire....



Concédons à M. É. Dermenghem ce qui ressortit à son hypothèse initiale. En fermant son beau livre on ne peut que rendre hommage à la leçon d'humanité qui en ressort. En cent vingt-cinq ans de contacts franco-maghrébins, il n'a été donné qu'à de très rares d'éprouver, avec cette ferveur, ce qui constitue une part fondamentale de l'être indigène. É. Dermenghem est de ceux-là. En lui se perpétue, armée d'inquiétudes et de méthodes nouvelles, cette investigation de l'homme, privilège de ceux que l'érudition ou l'utilité n'empêchent pas de rester sensibles à « la chère odeur des êtres ». Félicitons-nous donc qu'il cherche et qu'il trouve, en deçà de l'histoire, de celle qui s'écrit et de celle qui se fait, quelques-uns des secrets d'un sol que nous aimons.

Jacques Berque
Le Caire